

Bohan-sur-Semois

PAUL MANIL
ET LA GRANDE GUERRE





Paul Manil et son épouse Hubertine Poncelet vers 1965.

*Plaquette réalisée d'après des extraits de textes du livre «LA VIE ET LES MÉMOIRES D'UN PAYSAN ARDENNAIS»
(Tome I - «Ma Cabane au Canada») par Paul MANIL, imprimé à compte d'auteur à Charleville-Mézières en 1964.*

Mise en page: [site www.eglise-romane-tohogne.be](http://www.eglise-romane-tohogne.be) - Juin 2014

En couverture:

- Croquis de Bohan extrait du livret «Walks in the Ardennes» par Percy Lindley, Londres - 1893*
- Souvenir de la guerre 14-18 du 25 avril 1917 de Paul Manil (le 4^e à partir de la g. à l'arrière-plan) - Hôpital Sainte-Marie, Westphalie, Allemagne (photographie extraite du livre «La vie et les mémoires d'un paysan ardennais», tome 2 - «Le calvaire d'un homme et d'une femme», imprimé à compte d'auteur à Charleville-Mézières en 1968.*

Bohan-sur-Semois - Paul Manil et la Grande Guerre

Lorsque Paul Manil (né à Bagimont le 10 août 1890) prit sa retraite en 1955, il décida d'écrire sa vie pour meubler le temps. Dans une cabane située dans les bois de Bohan-sur-Semois, il coucha sur papier, de façon instinctive, bien des faits saillants – et Dieu sait s'il y en eut – qui émaillèrent son existence. Lui qui n'avait jamais ouvert un dictionnaire, il noircit avec frénésie des feuilles et encore des feuilles d'une écriture serrée (3.000 pages en 2 ans). Il racontera pêle-mêle, sans se soucier de la chronologie des événements, plus de 500 histoires, de légendes de son pays, la vie de ses habitants dès 1890, des histoires traitant de son enfance espiègle, de son apprentissage de cloutier, de ses nombreuses pérégrinations, du grand amour de sa vie (Hubertine Poncelet, celle qui deviendra sa femme), de ses activités professionnelles, des récits de chasse, de braconnage, de contrebande, des histoires politiques, ...

La matière était tellement riche qu'il fractionna le tout en trois parties distinctes; la première constituant le livre «La vie et les mémoires d'un paysan ardennais» (Ma cabane au Canada) est celle qui nous occupe. Il fut édité à compte d'auteur en 1964 (probablement à Charleville-Mézières).

Sans doute en vendit-il peu; quelques-uns sûrement à des touristes de passage à la cabane où il faisait un peu de vannerie. Un exemplaire est tombé dans nos mains et notre surprise a été totale. Certes, le style a de quoi surprendre, tout est décousu et les fautes sont légion. Et pourtant, quelle mine de renseignements! Finalement, Paul Manil a eu du génie: il raconte et se raconte à sa manière et ça marche. Chez lui, tout est simple et authentique et ces deux qualités deviennent le moteur du bouquin. Sa bonne humeur, son entrain et son talent apparaissent et comblent d'aise le lecteur. Les épisodes – parfois rocambolesques – qu'il

a vécus, il nous les restitue avec force détail grâce à sa prodigieuse mémoire. Tous les événements relatés et l'ambiance extraordinaire qui s'en dégage révèlent somme toute un historien local de talent qui s'ignore.

Le puritain criera peut-être au scandale. Qu'importe, nous sommes tombés sous le charme et rien n'a gâché notre plaisir. Merci M. Manil de cette belle production.

Une petite enquête téléphonique menée sur ce personnage hors normes a néanmoins terni l'image que nous nous en faisons. Son passé trouble durant la seconde guerre mondiale lui valut trois ans d'emprisonnement. Il est décédé dans les années '80 au home des Petites Sœurs des Pauvres à Namur. Il repose à Bohan.

Vous trouverez ci-dessous des extraits de son premier livre qui abordent le thème de la Grande Guerre, de l'occupation allemande dans la région de Bohan-sur-Semois, de la vie quotidienne (il fit flèche de tout bois pour commercer et avec quel maîtrise!) et du sort réservé aux déportés. Il nous a semblé utile de les reproduire ici, même si le ton est parfois futile. Paul Manil aime s'égarer dans l'anecdote un peu gratuite car il est ainsi fait. Il ne fut pas non plus un modèle de résistance à l'ennemi; fallait-il pour autant ne pas publier son témoignage? Que l'on nous pardonne, le texte a néanmoins été expurgé et remodelé, sans pour autant être trahi.

Le lecteur est parachuté dans son récit au moment où il va atteindre ses 24 ans. Il avait été réformé de l'Armée quatre ans plus tôt pour cause physique. Alors qu'il habite encore chez ses parents à Bagimont, il courtise avec celle qui deviendra sa femme. D'ailleurs leur mariage est programmé à Bohan-sur-Semois pour le 15 août 1914. Mais...



Anciennes maisons rustiques à Bohan.

Mais voilà, dès le 3 août 1914, la Grande Guerre fut déclarée. Les Allemands arrivèrent chez nous et, vers le 21 août, comme il fallait un laissez-passer pour voyager, je couchais chez ma fiancée assez souvent. Elle avait mis une paillasse dans la chambre de ses parents et moi je couchais dans son lit. Les Allemands passèrent la Meuse à Sedan et ailleurs.

Le dimanche 23 août, on entendit la bataille toute la journée du côté de Bièvre: la fusillade, le canon, les mitrailleuses. On voyait les villages qui flambaient et les gens de ces pays qui se sauvaient. Nous n'allâmes pas nous

coucher cette nuit-là. Les soldats français battirent en retraite. Nous leur offrîmes des tasses de café et de la bière et ils nous racontèrent les batailles qu'ils avaient livrées en Belgique du côté de Maissin et ailleurs; que les Allemands fusillaient les civils et brûlaient les maisons. Les soldats étaient à bout et ils se couchaient n'importe où pour dormir. Puis, le lundi matin, lorsque le jour fut levé, nous nous sauvâmes par la route de Sugny et presque tout Bohan fit pareil. Nous étions au milieu des soldats et l'on tirait de tous les côtés. Nous allâmes nous cacher dans les bois (du côté du Mont Bonhomme en France). Pendant

la journée, des avions allemands vinrent en reconnaissance au-dessus des champs de Bagimont près de la Bonne Idée. Les soldats français tirèrent dans leur direction et des balles vinrent retomber près de nous. Après cette pénible nuit, nous retournâmes à Bohan où les Allemands arrivèrent le même jour dans l'après-midi.

Le lendemain, vers 9 heures du matin, voilà ma mère qui arrive à Bohan chez mon futur beau-père. Elle venait s'enquérir de mon état et me dit qu'il fallait revenir de suite car les Allemands exigeaient que les hommes âgés de 16 à 60 ans viennent au lieu-dit *Les champs des Mouches* pour faucher les avoines, les fanes de pommes de terre, niveler le sol et arracher les buissons. Je ne voulais pas m'y rendre, mais ma mère me dit que si je n'y allais pas, je serais fusillé. Alors, pour la rassurer, je remontai avec elle et je me rendis aux *Champs des Mouches* sans repasser par Bagimont.

J'arrivai sur les lieux : il n'y avait personne ! Je vis des soldats et je croyais que c'était des Belges de l'infanterie : culottes grises, calots ronds. Puis, tout à coup, j'en vis un avec un casque à pointe qui était de faction. Alors, je compris ! Ensuite, arrivèrent toute une bande de civils avec le bourgmestre Léon Michel en tête. Un officier allemand nous rassembla et il promit qu'il ne nous serait fait aucun mal si nous respections les soldats ; qu'ils avaient dû fusiller des civils et brûler des villages parce que l'on avait tiré sur eux. Puis il expliqua ce que nous devons faire, que lorsque nous aurions fauché il fallait niveler au lieu-dit précité.

Quand nous eûmes fini la besogne, les soldats déroulèrent une bande de toile blanche en faisant une grande croix et, une heure après, des avions vinrent atterrir près de la croix. Puis, ils réquisitionnèrent des planches à Sugny et à Bagimont et nous dûmes faire des baraquements pour loger les soldats. Ce un champ d'aviation subsista environ 15 jours. Le soir, je retournai à Bohan près de celle que je quittais difficilement. Puis les jours passèrent et des civils français vinrent chercher du ravitaillement ou du tabac. En huit jours de temps, à Bohan, tout le monde était commerçant. Des paquets de tabac étaient aux fenêtres. Comme je couchais assez souvent chez mes futurs beaux-parents, il me fallait un laissez-passer car Bohan se trouvait dans la province de Namur et Bagimont dans la province du Luxembourg.

Vers le mois d'octobre 1914, comme le ravitaillement manquait, je pris mon vélo et je dis à ma fiancée :

– Je pars en Ardennes pour trouver de la nourriture du côté de Maissin et Villance.

J'arrive ; j'entre dans les fermes, mais les vieux me regardaient de travers avec méfiance et me demandaient :

– D'où venez-vous donc ?

Je répondais :

– De Bagimont, à côté de Sugny.

– Combien payez-vous les œufs et le beurre ?

– Et bien le prix du cours.

Je ramassai 25 kg de beurre à 3 francs le kilo et je me remis en route à vélo. À peine à 1 km de Maissin : pan !, le pneu arrière éclata et impossible d'en trouver un pour le remplacer. Enfin, je rentrai à Bohan tant bien que mal avec mon beurre. Je le vendis aux Français et aux gens de

Bohan à 2,50 francs la livre. J'avais donc gagné 50 francs. C'était énorme à cette époque. Deux jours après, je décidai d'aller encore en chercher, mais je n'avais plus de vélo, la roue arrière étant définitivement brisée d'avoir roulé à plat. Je pris une hotte et me voilà parti à pieds, à 4 heures du matin. Vers 9 h., j'arrivai à Hour, petit village situé entre Graide et Maissin. J'avais soif. J'entrai dans un petit bistrot et demandai une tasse de café. On y parla de la guerre et je renseignai le pourquoi de mon voyage. Voilà la vieille mère qui me dit :

– Et bien vous n'avez qu'à aller dans les fermes ; ici ils ne savent pas vendre ni leurs œufs ni leur beurre.

Je me rendis dans une grosse ferme et j'obtins autant de beurre et d'œufs que j'en voulais. Je chargeai 50 kg de beurre sur ma hotte et me voilà parti vers Bohan, environ 25 km à pied. J'arrivai à Bohan vers 10 heures du soir. C'était ma fiancée qui s'occupait de la vente. J'y retournais tous les deux ou trois jours et je prenais 2 francs au kilo. Puis, parfois, je ne prenais que des œufs quand il n'y avait pas de beurre. Et voilà que les vieux fermiers n'avaient plus de tabac à fumer. Ils me dirent :

– Et bien, M. Paul, vous qui voyagez, vous ne pourriez pas nous trouver un peu de tabac ? Nous ne regarderons pas au prix savez-vous ; trouvez-nous-en !

Je répondis :

– La prochaine fois que je reviens, j'en apporterai.

Comme à Bohan tous les planteurs découpaient leur tabac et le mettaient en paquets de 100 ou de 50 g, je dis à ma future :

– Fais un peu des paquets de tabac pour la pipe. J'en prendrai 10 kg demain dans ma hotte en allant chercher du beurre.

En arrivant à Hour, un cultivateur voulut acheter tout ce que j'avais. Mais, c'était pour le revendre avec un gros profit. Voilà cinq ou six fermiers qui arrivent ; ils avaient appris que j'avais du tabac. A celui qui était susceptible de prendre le tout, je dis :

– Ecoute bien, je vais arranger cela pour le mieux. Je vais remettre un kg à chacun de vous.

J'avais pris mon bénéfice. Le reste, je le laissais à l'auberge où je m'arrêtais (à Hour) et où d'autres cultivateurs venaient en chercher 1 kg aussi. Et ma fiancée vendait le beurre et les œufs. On n'en avait jamais assez.

Ensuite, je fit une charrette avec deux roues de vélo, puis j'achetai un chien et me voilà parti. Je ramassais parfois 100 kg de beurre et 300 ou 400 œufs. J'allais à Opont aussi. Puis tout s'organisa et il y avait des marchands de beurre et d'œufs qui ramassaient pour les villes, ainsi que des petits marchands comme moi. Je continuais à ramasser du beurre et des œufs que je mettais dans des caisses avec de la sciure de bois. Mais je ne pouvais faire tout en un jour ; cela ne s'arrangeait pas, c'était trop fatiguant. Alors, j'ai dû loger à Hour dans cette petite auberge qui était tenue par des braves gens. C'était, si je me rappelle, Monsieur Dury. J'y allais deux fois par semaine. Je partais vers 8 heures de Bohan et, comme je montais parfois sur la charrette à chien, j'arrivais vers midi et j'emportais la marchandise. Le soir, je logeais et le lendemain matin je regagnais Bohan.

Beaucoup de ces vieux cultivateurs ne savaient pas faire

de comptes; néanmoins, je ne cherchais pas à en profiter. Quand j'étais parti, ils refaisaient leurs comptes à leur manière et c'était toujours juste. En fait, ils avaient une grande confiance en moi. D'autres marchands avaient beau y aller en mettant 2 sous de plus à la livre pour le beurre ou sur les œufs, ils répondaient tous: «Non c'est pour celui de Bagimont!».

Je fournissais toujours les cultivateurs en tabac et parfois des fumeurs me disaient: «Monsieur Paul, je préfère des paquets bleus». Alors à ceux qui voulaient des paquets bleus, je leur mettais le bleu; à ceux qui préféraient le gris, je leur mettais les gris. Mais c'était le même tabac! Il n'y avait que l'emballage qui différait. Ce qui prouve que les idées ne sont pas à discuter.

Je vais vous raconter une petite histoire qui nous a faits bien rire à la maison à Bohan. Parfois certains disaient «le marchand de beurre de Bagimont» et d'autre disaient «celui de Bohan». Mais celui de Bagimont et celui de Bohan était le même. Un jour, je rencontre, entre Maissin et Hour, une vieille femme qui ramassait aussi du beurre avec sa hotte. Je ne la connaissais pas et je lui dis bonjour. Elle me répondit: «Passe ton chemin, vieille crapule. À cause de toi, on ne saurait plus avoir de beurre ni d'œufs. Je voudrais que les Allemands te coffrent et t'emmenent en Allemagne.»

Je ne répondis pas et je continuai mon chemin.

Quelques semaines après cela (nous n'étions pas encore mariés), j'étais à la maison de ma future près de la cuisinière où je me chauffais. Il commençait à faire noir mais la lampe n'était pas encore allumée. On frappa à la porte. Ma fiancée dit: «Entrez!», et la porte s'ouvrit. Dans l'encadrement de la porte je reconnus la vieille femme de l'autre jour qui me vouait aux enfers et au diable. On lui donna une chaise et une tasse de café. Puis elle dit: «Il paraît que vous êtes marchand de beurre». J'étais près de la cheminée dans l'ombre et elle demanda si l'on pouvait lui vendre du beurre et des œufs. Et la voilà qui commence avec «celui de Bagimont». «L'on ne saurait plus rien trouver avec lui, les cultivateurs n'en vendent qu'à lui.»

Ceux qui étaient là me regardaient en souriant et je riais aussi. Alors elle dit: «Pourquoi riez-vous ainsi?». Puis, pour faire la farce plus belle, je dis à ma fiancée: «Allume un peu la lampe». Et à la dame: «Combien vous faudrait-il de beurre, Madame?». Elle me regarda toute ahurie et me reconnut, fit demi-tour, ouvrit, la porte et la voilà partie sans même avoir bu sa tasse de café. Ce que nous avons pu rire de l'avoir vu ainsi filer! Ce devait être une vieille femme d'Houdrémont qui faisait ce qu'elle pouvait pour gagner sa vie.

Mais voilà la mère de ma fiancée qui tombe malade; elle garda le lit quelques jours et le 15 janvier 1915 elle mourut.

Le 21 avril 1915, nous nous sommes mariés à Bohan.

Le lendemain, comme une roue de ma charrette était cassée, je pris la hotte et je partis à Hour chercher 40 kg de beurre. Je rentrai le soir fourbu. Je ne savais presque plus marcher tellement j'avais mal aux jambes. J'avais marché vite pour revenir près d'elle et la serrer dans mes bras. Je lui dis en nous couchant et en riant: «Tâche de me laisser dormir, je suis esquiné d'avoir porté la hotte

avec le beurre!»

Elle répondit en riant: «Ça ne me regarde pas mais causons un peu avant de dormir.»

Dans l'arrangement de famille de ma femme, nous restâmes dans la maison en compagnie de son père. Je continuai à faire un peu de commerce comme tout le monde à Bohan. Je n'allais plus qu'une fois par semaine chercher du beurre et des œufs. Et, en 1915, nous plantâmes un peu de tabac.

Au mois de juin, j'allai sarter dans la coupe affouagère avec ma femme. Au mois d'août, on fit des *fourais* avec les gazons pour réduire tout en cendres. Parfois il y en avait des centaines qui brûlaient à la fois, car tout le monde y était en même temps et il y avait une fumée de tous les diables qui perdurait plusieurs jours. Au mois d'octobre, on répandait les cendres avec une pelle dans tous les sens. Quand les gazons étaient bien brûlés, c'était parfait, mais quand ils ne l'étaient pas, on devait les découper avec une grosse houe, puis on semait le grain de seigle et, avec la houe, on faisait une petite tranchée tous les mètres. On jetait la terre des deux côtés pour recouvrir le grain et on avait bien du mal à ce métier car les racines des arbres tenaient toujours. Malgré les difficultés, nous y enseignâmes 60 ares.

Puis l'année suivante, au mois de juillet, on coupa le seigle à la faucille car l'on n'aurait pu utiliser une faux à cause des buissons. Nous eûmes néanmoins et une bonne récolte. En 1916, nous en avons encore semé dans une autre coupe ainsi que du sarrasin. Dans les Ardennes, il y a une légende qui dit que le sarrasin donne de la force aux jeunes mariés. N'en n'étions-nous pas?

Je continuai d'aller chercher du beurre et des œufs à Graide, Hour, Opont, Maissin et parfois à Redu. Une fois, je rentrai à Bohan avec 40 kg de beurre. J'avais pris la hotte ce jour-là. Ma femme me dit: «Il paraît que les Allemands vont empêcher les Français de venir en Belgique et que si l'on trouve du beurre et des œufs chez quelqu'un en Belgique, on aura une forte amende.» Il fallait donc se débarrasser du beurre au plus vite. Le lendemain, je partis à Hautes-Rivières (France) pour le vendre. Je l'avais payé 1,50 F la livre pour le revendre à 1,40 F. Mais ce n'était qu'une fausse alerte. Je repartis en France l'après-midi et je le rachetai à 1,60 F la livre pour le revendre à 1,70 F la livre à mes clients. On ne gagnait pas toujours!

Un jour à Vresse, j'avais acheté 10 kg de savon en brique à 15 francs le kilo. Je le revendis quelque jours plus tard à 30 francs le kilo. Je n'étais cependant pas rentré dans mes frais car, en 2 jours, il avait séché et s'était retiré de sorte qu'il n'y en avait presque plus. C'était une leçon.

Pendant les grandes chaleurs du mois d'août 1916, on devait profiter du soir pour manipuler le beurre. J'avais toujours une charrette à deux roues et deux chiens. On arrivait vers 6 heures du soir à Hour pour préparer la marchandise de manière à pouvoir la porter le lendemain de bonne heure. Je logeais dans le petit café. Quand la route descendait, je montais sur la charrette. Ainsi, entre la gare de Graide et le village, j'étais dessus!

Il y avait un moulin et, à droite de la route, un étang longeant la route. Les gamins avaient bouché le conduit avec des branches; cela avait constitué l'étang. Les chiens

avaient chaud et soif et moi j'étais sur la charrette. En arrivant près de l'étang, ils obliquèrent vers l'eau et, comme ils étaient bien lancés pour aller se rafraîchir, nous voilà tous culbutés au beau milieu de l'eau. Il y avait bien un mètre de profondeur. Je parvins à sortir mais les chiens étaient empêtrés dans leurs harnais et ils allaient se noyer. Je rentraï dans l'eau et coupai les harnais avec mon couteau. Les caisses de beurre vides flottaient de tous côtés. Je parvins à ramener charrette et chiens sur le bord de la route. Les deux chiens me regardaient penauds et se demandaient ce qui leur était arrivé!

Le 6 décembre 1916, arriva le jour de la déportation. Là, notre bonheur devait s'arrêter car je fus sélectionné à Gedinne.

Ma femme, comme toutes les femmes de Bohan, était venue m'accompagner jusqu'au tram à Membre. Comme je m'étais déclaré cloutier ou feronnier, on me fit entrer dans une salle à côté de la gare avec d'autres jeunes gens. Un officier allemand me demanda si je voulais aller travailler aux usines de Longwy et ainsi pouvoir revenir tous les 15 jours chez moi. Alors, pour ne pas aller travailler en Allemagne, j'acceptai.

Mon beau-père apprit dans le village que 23 hommes sur 500 habitants (dont moi) avaient été sélectionnés. Il rentra chez nous en pleurant et il dit à ma femme: «Paul est pris!». Elle tomba évanouie, comme tant d'autres femmes. Puis, vers le soir, à l'arrivée du tram de Membre voilà que j'y étais. Une femme courut à Bohan pour annoncer quels étaient ceux qui revenaient. Elle cria à ma femme en passant près d'elle: «Bertine, Paul revient. Il est à Membre!»

Elle accourut avec d'autres.

Elle avait pris ma hotte avec laquelle j'allais au beurre. Mais voilà: ce n'était que partie remise. Elle fut bien déçue lorsque je la mis au courant du marché passé avec les Allemands; néanmoins, cela valait mieux que l'Allemagne.

Ceux qui n'avaient pas été pris disaient: «Si j'étais à votre place, je me cacherais dans les bois.»

À deux, nous allâmes faire des abris dans les bois. Puis 15 jours après, nous reçûmes un avis nous obligeant à nous rendre à Jemelle via la gare de Vresse. Nous étions quatre à être dans cette situation: deux de Bohan, un de Alle et un de Vresse.

Tout le monde nous disait: «Ne travaillez pas pour les Allemands, vous faites durer la guerre; si vous acceptez, vous n'êtes pas des patriotes.»

Nous décidâmes de passer chez le bourgmestre de Gedinne. On nous fit entrer à la cuisine. Il était occupé à se chauffer les deux pieds dans le coffre de la cuisinière. Il nous demanda ce que nous désirions. Je lui expliquai le but de notre visite et où nous allions pour travailler à Jemelle aux usines des chemins de fer. Il leva les bras en l'air et dit:

– Il ne faut pas travailler pour les Allemands. Ceux qui travaillent sont des lâches!

J'entendrai toujours ses paroles.

Nous voilà partis à Jemelle où nous arrivâmes vers 1 heure de l'après-midi. Nous nous présentâmes au bureau de l'ingénieur et il nous expliqua ce que nous devions

faire. Puis, nous répondîmes que nous ne travaillerions pas parce que nous n'étions pas payés assez.

– Et bien, combien voulez-vous?

– 20 marks de l'heure.

Et il nous flanqua à la porte en disant:

– Et bien retournez chez vous.

Comme il était trop tard pour rentrer, un soldat vint nous prévenir qu'on coucherait ici et qu'un souper était prévu pour nous.

Et nous étions fiers que l'on nous ait renvoyés. Le lendemain matin, on nous donna un billet de chemin de fer et nous rentrâmes chez nous tous les quatre. Les gens disaient: «Vous voyez qu'il n'y a qu'à leur tenir tête! Il ne faut pas se laisser faire.» Moi, je n'étais pas tranquille quand même. C'était trop beau d'en sortir comme cela.

La Noël passa, le jour de l'an 1917 arriva. On nous laissait tranquille et je reprenais confiance.

Un jour, je dis à ma femme: «Si nous achetions une vache, nous aurions à manger.» Elle me répondit que l'idée n'était pas mauvaise, mais que c'était du travail. Il n'empêche, nous en achetâmes une.

Le 12 janvier 1917, on frappa à la porte, le soir. C'était *le gros Gusse*, un gendarme allemand de la brigade de Bohan. Il me dit: «Vous, Monsieur, demain Gedinne partir au premier tram, 7 heures à Membre. Prendre petit paquet avec vous.» Ma femme se mit à pleurer car elle croyait bien que j'allais être embarqué vers l'Allemagne. Alors, la sœur de mon camarade arriva chez nous en disant: «Le *Poka* (un autre gendarme) vient de venir chez nous et il a fait la même commission à mon frère.» En voici un de branle-bas dans le village!

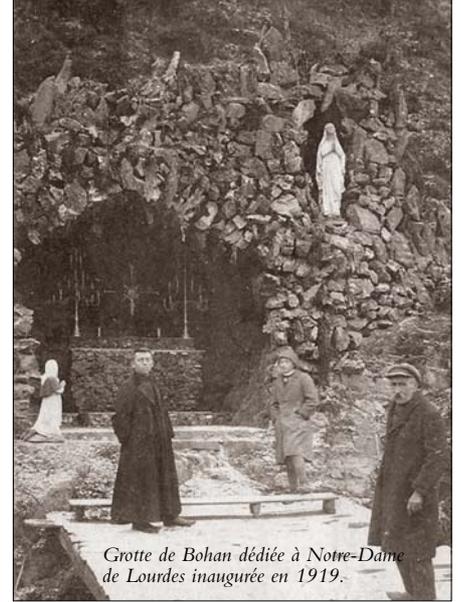
L'un disait: «Allez vous cacher dans les bois.» Un autre: «Il ne faut pas travailler.» Comme je me doutais que c'était pour aller en Allemagne, je dis à ma femme: «Prépare mon sac comme au 6 décembre 1916.» Elle remplit le sac avec du chocolat, du lard, du pain et des vêtements.

Le lendemain, à 5 heures du matin, on frappa à la porte. Nous étions déjà levés. J'ouvris la porte; c'était déjà *le gros Gusse* avec son fusil qui venait me chercher. Il resta près de moi, de peur que je ne file. Si j'allais à l'écurie, il me suivait et 6 heures trois quart, l'heure du départ arriva. Ma femme pleurait et le gendarme lui dit: «Pas pleurer Madame, lui revenir le soir.» Elle vint avec moi à Membre au tram qui partait à 7 heures et les parents de mon camarade aussi. Puis nous voilà partis vers Gedinne. À Vresse, nous retrouvâmes celui d'Alle et celui de Vresse. Nous étions donc à nouveau tous les quatre réunis.

Un seul gendarme resta pour nous garder. Il nous conduisit à la Kommandantur de Gedinne, puis à midi l'on nous donna à manger et en route pour la gare où nous prîmes le train. À Houyet, nous descendîmes et l'on nous conduisit à l'ancienne gendarmerie belge occupée par des Allemands. On nous donna à souper et nous pûmes y coucher. Nous n'étions pas gardés. Le lendemain, nous prîmes le train pour Dinant. Nous descendîmes à Anseremme et l'on nous conduisit à pied à la prison de Dinant. Il neigeait à gros flocons et le soir il y avait 30 cm de neige. L'hiver commençait.

Nous restâmes environ 15 jours à la prison, puis un soir

Le village de Bohan, vers 1900.



Grotte de Bohan dédiée à Notre-Dame de Lourdes inaugurée en 1919.

Panorama de Bohan, vers 1900.



Fabrication des clous à la main à Bohan en 1930.

L'église de Bohan, vers 1900.



Deux vieilles de Bohan, 96 et 80 ans, et un bébé.



à 8 heures un gardien vint nous dire que nous partions le lendemain. Nous étions tous les quatre dans la même cellule. On nous fit descendre au centre de la prison où il y avait plus de 15 soldats allemands, baïonnette au canon, casque à pointe et autant de civils avec baluchons. On nous fit sortir de la prison deux par deux. Un Feldwebel marchait devant nous avec des soldats des deux côtés. Et nous ne savions pas où l'on nous conduisait. Nous passâmes dans les ruines de Dinant. J'entendais les gens dire: «Je ne voudrais pas être à leur place.» Nous n'étions pas rassurés, car l'on nous dirigeait vers la gare. Là, nous montâmes dans un wagon et subitement les soldats disparurent. Il en restait deux. Si je ne me trompe, nous étions environ 16 prisonniers de Rochefort, de Jemelle, Eupen et Virton. Et nous voilà partis pour Namur.

Nous demandâmes au soldat où il nous conduisait et il répondit qu'il l'ignorait. À la gare de Namur, nous descendîmes et nous attendîmes plus de 2 heures dans la salle d'attente. L'un de nous demanda s'il pouvait aller acheter quelque chose en ville. Les gardiens répondirent que oui, mais accompagné, puis retour dans les 15 minutes. Quand ce fut mon tour, je dis à mon camarade: «Nous allons en Allemagne!» Il me répondit qu'il le pensait bien aussi. Je lui dis: «Je vais aller à la Kommandantur et s'il y a encore moyen de travailler en Belgique, j'accepterai.» Là-bas, j'expliquai au chef le pourquoi de ma visite, que j'étais prêt à travailler pour eux en Belgique dans les bois près de Fumay. Il me répondit: «Il est trop tard, je ne puis rien pour vous.» Nous retournâmes alors à la gare.

Parmi nous, il y en avait un de Jemelle nommé Lansquin qui avait un harmonica dans sa poche. Il se mit à jouer la *Brabançonne* et tout le monde riait dans la salle d'attente. Tout à coup, un homme en civil se leva et vint près de lui. Il lui dit: «Savez-vous ce que vous jouez là?» L'autre répondit que oui. «Et bien, dit l'autre, mettez votre musique en poche ou je vous la prends.» Cela faillit tourner mal dans la salle.

Puis nous voilà partis vers Liège. Vers 6 heures, comme nous avions faim, nous prîmes nos tartines pour les manger. Un gardien était assis à côté de nous. Bientôt nous arrivâmes à la frontière allemande; le train ralentit, un soldat se leva et il tira la sûreté de son fusil et baissa la glace de la portière. Il était là, l'arme aux pieds. Il y resta plus de 15 minutes. Puis il revint à sa place. Le lendemain, nous arrivâmes à Munster et, à la gare, quatre nouveaux soldats nous encadrèrent et en route pour le camp de cette ville.

Comme il y avait de la neige, je vis un soldat qui nous accompagnait faire un signe à des gamins, qui couraient à côté de nous, de nous jeter des boulets de neige. Nous en reçûmes sans rien dire, puis tout à coup, celui de Jemelle, Lansquin, qui en avait reçu un dans la figure, se baissa, fit un boulet et le jeta avec force après les gamins dont un le reçut en pleine figure. Voilà qu'il se mit à pleurer et à crier. Soudain, des hommes et des femmes arrivèrent et voulurent nous faire un mauvais sort. Les six soldats eurent de la peine à nous protéger. D'autres soldats vinrent en renfort. Un peu avant d'arriver au camp, l'un de nous dit à celui qui avait incité les gamins à nous jeter de la neige qu'il allait faire un rapport au commandant du camp. Le soldat le supplia de ne rien faire, qu'il n'avait pas

cru que cela tournerait comme ça. Bientôt nous arrivâmes au camp.

C'était une plaine où le vent soufflait en tempête. Ils nous firent entrer dans un baraquement où une centaine d'hommes étaient entassés. Nous en reconnûmes de Bohan et des environs. C'était le 15 janvier 1917 et ils étaient là depuis le 10 novembre 1916. Là, je vis des hommes dépenaillés, les oreilles et les lèvres gelées. Leurs dents tombaient. Ils avaient tous refusé de travailler. Mais les Allemands les envoyaient de force travailler dans les marais de Rek (?) et rares furent ceux qui en revinrent.

Puis on nous apporta un bassin avec des feuilles et de l'eau chaude. C'était pour manger et boire pour nous réchauffer. Comme il n'y avait pas longtemps que j'avais quitté la maison, je n'avais pas encore faim. Je voulu vider mon bassin dans un tonneau qui se trouvait à l'entrée du baraquement mais un Borain me dit (il avait les vêtements tout déchirés): «Où allez-vous avec votre bassin?» Je lui répondis que j'allais le vider dans le tonneau. Il demanda que je lui donne. Je répondis: «Pourquoi faire?» et il me dit: «Pour moi le manger!» Et en effet, il mangea les feuilles de thé et but l'eau chaude.

Puis nous eûmes de la soupe au poisson avec des arêtes mélangées. Au bout de deux jours, quand je vis ces hommes qui refusaient de travailler et constatai dans quel état ils étaient, je dis à mes camarades: «Moi, j'accepte de travailler.» Et plusieurs firent comme moi.

Nous partîmes trouver le commandant du camp et nous acceptâmes de travailler. Il nous dit: «Vous avez bien raison car ceux qui font de leur tête, nous leur casserons.»

Nous retournâmes au baraquement où il faisait un froid de loup. Il n'y avait qu'un gros poêle pour 125 hommes et c'était toujours les mêmes qui étaient autour. Il y en avait qui arrachaient des planches du baraquement pour faire du feu et le vent glacé entraînait dans la baraque. Le lendemain, je voulus aller à la soupe mais mon bassin avait disparu ainsi qu'une paire de chaussettes et un petit dictionnaire. Un homme me montra celui qui avait piqué mon bassin. Je lui demandai s'il n'avait pas deux bassins. Il dit que non. Je regardai sous ses couvertures et je trouvai celui-ci. Alors nous nous empoignâmes et je repris mes affaires.

Quelques jours après, nous partîmes pour l'usine de Herne (Westphalie). On nous conduisit à notre pension dans un grand hôtel. Nous étions quinze dans une salle à manger qui servait en même temps de dortoir. Le matin, nous nous levions à 6 heures et comme repas, nous avions un petit bidon de café et une tartine. Il fallait être à 7 heures à l'usine et revenir à l'hôtel à midi pour la soupe de pommes de terre et des fèves. L'on reprenait le travail à l'usine à 1 heure. A 4 heures, nous avions un petit bidon de café et des tartines. Nous quittions l'usine à 6 heures et le souper était à 7 heures. A l'usine, j'étais dans une forge et mon camarade déchargeait des wagons dans la cour de l'usine. Puis, nous échangeâmes nos places: il alla à la forge et moi aux wagons.

Un jour, il s'empoigna avec un ouvrier allemand et il le flanqua par terre dans un tas de ferrailles. Le contremaître arriva mais c'est l'Allemand qui fut puni. Le premier jour, j'envoyai une lettre à ma femme et le deuxième jour, le patron de l'hôtel cria «Manil» en montrant une lettre.

J'étais content, car je croyais que c'était déjà ma femme qui écrivait. C'était malheureusement ma lettre qui revenait car je l'avais cachetée et l'on ne pouvait pas. J'aurais bien pleuré...

Le dimanche, on était libre et l'on pouvait aller voir ses camarades qui se trouvaient dans d'autres villes.

Nous n'étions pas trop mal dans le dortoir ; il y avait des sales qui crachaient la nuit sur les murs ou sur les voisins. Des cochons n'auraient pas fait cela. J'étais honteux pour eux. Le patron voulait nous flanquer à la porte quand il voyait sa salle à manger dans un tel état. Un lundi matin, je déchargeais un wagon de fer dans la cour de l'usine, alors que j'avais de la glace aux talons de mes souliers. Je glissai et tombai en bas du wagon. On me releva et on me conduisit à l'hôpital Sainte-Marie à Herne. J'étais blessé à la tête et aux jambes. J'y restai près de 3 mois. Mon camarade de Vresse vint m'y rendre visite tous les dimanches et il m'apporta quelques friandises.

Quand je fus guéri, je revins à l'usine et l'on me fit scier des grosses poutrelles en fer à l'électricité. Un jour, j'avais une grande poutrelle en forme de U de plus de 15 mètres de long à scier. Mais elle n'était pas avancée suffisamment et je n'aurais pas pu l'avancer seul. Je cherchai un camarade pour me donner un coup de main. Personne ne voulut venir, prétextant que j'avais bien le temps. La journée se passa, mais le lendemain le contremaître vint près de moi et constata que la poutrelle n'était pas sciée. Il était furieux sur moi et me dit : « Si dans une heure le travail n'est pas fait, vous irez en prison. » Je suppliai mon camarade qui finalement se décida à venir me donner un coup de main. Il se baissa pour pousser la poutrelle avec son épaule et malheureusement culbuta sur ma main qui était sur le tréteau. Voilà mon pouce et ma paume de la main écrasés comme une limace sur laquelle on passe. On vint me chercher pour m'emmener dans un bureau. On me serra le poignet avec une couroie en caoutchouc et je perdis momentanément connaissance. On me demanda dans quel hôpital je désirais aller et je répondis : « Dans l'hôpital catholique ». On me conduisit en voiture où j'avais déjà été.

Là-bas, une vieille sœur dit en levant les bras en l'air : « Oh, Monsieur Manil, qu'est-ce qu'il y a ? » Et je lui montrai ma main. On me conduisit à la salle d'opération où le docteur m'attendait. Il regarda ma main et avec des ciseaux il coupa les morceaux de viande écrasés et il me dit : « Il faut couper le pouce. » Puis il dit en français : « Essayons néanmoins de le garder. »

Tous les jours, j'allais à la visite. J'étais dans une salle du rez-de-chaussée où nous étions 14 et j'allais près des camarades belges et français jouer aux cartes au 4^e étage. Dans cette chambre, j'ai souvent bien ri. Un jeune docteur y était très sévère envers les malades. Il y avait là un soldat belge, un chasseur à cheval, qui avait été opéré d'une hernie mais il se levait malgré la défense du docteur. Un jour, il arriva par l'ascenseur à l'improviste et l'on cria : « le docteur »... Il était levé et il voulait rentrer dans son lit mais pas moyen : un camarade lui avait fait une farce en repliant ses draps en forme de sac. Alors, ne sachant étendre ses jambes, il était tout recroquevillé. Le docteur arriva près de son lit et, voyant que nous rions, en demanda le pourquoi. Et l'autre n'osait pas bouger dans

son lit. Le docteur enleva les couvertures et, le voyant dans cette position, se mit à rire lui aussi. Il lui prit son pantalon et le donna à la sœur.

Ce soldat était un égoïste. Il recevait des colis de la Croix-Rouge d'Espagne. Il avait 73 gros biscuits militaires dans un sac. Il les vidait tous les jours sur son lit pour les compter et jamais il ne nous en donnait. Un jour qu'il était parti à la visite, on décida de lui prendre ses biscuits. Nous étions huit, et nous fîmes un partage du sac et tout le monde regagna sa chambre ou sa place. Il ne s'en aperçut que le lendemain. Il eut beau faire, il n'en revit jamais un seul !

Je changeai de chambre et j'allai au premier étage. Dans la chambre située à côté de la mienne, il y avait un ouvrier belge qui provenait du côté de Mons qui avait été opéré d'une hernie. Malgré la défense du docteur, il se levait aussi. Le docteur avait dû lui enlever son pantalon pour qu'il ne se lève plus. Il se levait quand même et dansait dans la chambre en disant qu'il ne sentait rien. Je lui disais de se recoucher. Puis, un jour, il me dit : « J'ai mal au bas du ventre », puis le lendemain il me dit : « J'ai mal aux parties. » Et il y en avait une qui était gonflée comme mes deux poings. Le docteur la fendit en deux. Le lendemain, il n'était plus dans son lit. Dans la journée, le petit docteur vint près de moi et me dit : « Votre camarade est mort. Il n'a pas voulu m'écouter. » Puis il me dit de le suivre et il me conduisit à la morgue et me le montra. Il me dit alors : « Vous allez peut-être dire en Belgique que vous n'étiez pas bien soignés ici dans les hôpitaux allemands ! Et pourtant vous êtes soignés comme les Allemands. » Et c'était la vérité, car j'ai remarqué que les Belges et les Français étaient soignés comme eux.

Un jour, j'étais près de mes camarades au 4^e étage et nous jouions aux cartes. Il me semblait que j'avais mal à la gorge. Je descendis pour me mettre au lit. Nous avions remarqué un branle-bas dans l'hôpital. Je vis mon sac dans le couloir près de la porte de ma chambre. Je regardai dans la chambre et je vis un homme couché dans mon lit. Il y avait des lits supplémentaires dans le couloir. J'allai chez la sœur qui était de service et je lui demandai : « Où est mon lit, ma sœur ? » Pour toute réponse, elle leva les bras en l'air puis continua son chemin. Mon mal de gorge empirait et voilà le soir qui arriva et toujours pas encore de lit pour me coucher. Je n'avais pas soupé. La sœur me vit et me fit signe de la suivre. Elle me montra un lit dans un renfoncement du couloir qui m'était réservé.

Chez nous, quand on a mal de gorge, il y a une vieille coutume qui est de mettre ses chaussettes mouillées avec de l'eau froide autour du cou. Je fis cela, je me déshabillai et j'entrai dans le lit. Il était tout chaud, l'on venait d'évacuer un mort. Enfin, à la guerre comme à la guerre ! Le docteur passait au premier étage vers 8 heures et demie du matin. Je pensais le voir, mais j'avais eu de la fièvre toute la nuit et lorsque je me réveillai, il était déjà 9 heures ; le docteur était passé. Je dis à la sœur que j'avais mal et elle me fit ouvrir la bouche ; ensuite elle me conduisit dans une chambre au deuxième étage dans une espèce de cuisine.

Le docteur passa et la sœur lui expliqua la situation. Il demanda une cuillère et me la mit dans la bouche et il dit : « croupe ». Puis il expliqua quelque chose à la sœur. Elle

me dit d'aller chercher mon sac et elle me conduisit au rez-de-chaussée. Elle ouvrit une grille et elle me fit entrer dans une chambre où il y avait 4 ou 5 jeunes gens atteints de croupe. Personne ne pouvait entrer dans cette annexe. Je me suis mis au lit et la sœur me donna une bouteille et un verre. Je devais me gargariser, recracher et surtout ne pas avaler car c'était du poison. Quand les petits jeunes gens avaient des quintes de toux, j'avais pitié d'eux tellement ils souffraient. Au bout de 15 jours, j'allai mieux et l'on me donna un œuf et du bouillon à midi. Je fus très bien soigné.

Nous étions au début juin 1917 quand je fus à peu près guéri. On me renvoya au camp de Munster et j'avais toujours mon bras en écharpe pour ma main qui avait été écrasée. J'y retrouvai mes camarades. Un jour, mon camarade me dit : «C'est toujours la même chose, celui qui a de l'argent peut retourner en Belgique.» Je lui demandai comment? «Et bien, dit-il, il y a une organisation dans le camp.» Un autre dit : «Moi, je retourne au prochain convoi pour la Belgique.» Il me dit : «Tu veux retourner aussi?» Je lui répondis que oui. C'était un cultivateur du côté de Mons; il se nommait R. Hoyois. Il me dit : «Et bien, je donne 1.100 marks pour pouvoir retourner en Belgique.» Il y avait des rabatteurs pour renseigner qui avait de l'argent. Un jour, un officier allié qui était prisonnier aussi me dit : «Qu'est ce que tu donnerais pour retourner chez toi?» «Je donnerais tout l'argent qui me reste.» Combien as-tu? Je réponds 125 marks et il me dit : «Tu les mettras dans une enveloppe et demain en me promenant, tu me les donneras.» Je fis semblant de me promener dans le camp. Je le vis, il passa près de moi et je lui donnai l'enveloppe. Et le voilà parti sans se retourner. J'en vis d'autres qui firent la même chose que moi. Puis 15 jours passèrent et il n'y avait toujours rien.

Pendant que j'étais à l'hôpital, ma femme dut vendre notre vache pour 1.000 francs et elle me raconta l'injustice qu'il y avait à Bohan au sujet des déportés. Les présidents des comités étaient des gros bonnets et distribuaient à qui ils voulaient. Les femmes des déportés avaient leur ravitaillement pour rien. Un jour, ma femme alla trouver le président du ravitaillement pour avoir son ravitaillement gratuit. Il lui répondit : «Mais, Madame, mangez toujours votre vache que vous avez vendue.» Et deux ou trois comme moi étaient mis de côté. Les autres allaient faire des journées chez ce président et des vêtements ainsi que des couvertures leur étaient distribués gratuitement. C'était quelque chose de révoltant, d'écœurant. On était revenu au temps des serfs.

Revenons au camp maintenant. Un jour, le bruit courut qu'il y aurait un train de rapatriés pour la Belgique dans quelques jours. Enfin, le train arriva. On fit sortir des baraquements ceux qui retournaient. Et, quatre par quatre, on nous conduisit à la gare de Munster. On me raconta comment cela se passait. Le commandant et le docteur étaient d'accord. Le docteur faisait une visite et on lui donnait un certificat de faiblesse ou de maladie.

Je suis rentré en Belgique fin juin 1917. Nous étions dans un train pour bestiaux. Je m'en rappellerai toujours. Nous étions stationnés dans la gare de Quinquenpois près de Liège. On descendit 4 hommes du train qui étaient inanimés et on les porta sur des civières dans un bâtiment de la gare.

J'arrivai à Bohan avec mon bras en écharpe et ma voix n'était plus la même à cause du croupe que j'avais contracté et dont je n'étais pas encore tout à fait guéri. C'est le docteur Denoncin, qui me soigna encore longtemps. Après cela, je fus toujours bien gêné de ma main : je ne savais plus me servir de mon pouce. Enfin, j'avais retrouvé ma femme et nous étions de nouveau heureux. J'étais revenu vivant, mais combien de déportés sont restés là-bas ou sont revenus mourir chez eux?

Puis, la vie reprit son cours à Bohan. J'allai de nouveau chercher du beurre et des œufs à pied avec la hotte ou une charrette à chiens. Je m'étais associé avec un homme de Bagimont et nous y allions chacun à notre tour. Nous ramenions environ 100 kg de beurre et 500 ou 600 œufs par semaine que nous vendions soit chez lui à Bagimont, soit chez moi à Bohan.

Mais un jour cela tourna mal. C'était à mon tour et je revenais d'avoir prospecté. Entre la Maltournée et la Haisette, comme cela descend assez fort, les chiens ne courraient pas très vite avec moi derrière. La charrette cassa et les brancards tombèrent par terre. La voiture s'arrêta net et les caisses de beurre et œufs culbutèrent sur les chiens. Les deux chiens commencèrent à se battre et leur pattes écrasèrent œufs et beurre. J'ai cru que jamais je ne pourrais les séparer. Quelle omelette au beurre!... Les œufs coulaient dans la rigole. Je rabibochai les harnais et je remis le beurre et les œufs non cassés dans les caisses avec de la sciure de bois. Les chiens avaient cassés près de 300 œufs en se battant et près de 10 kg de beurre avait été piétinés.

Quand nous fîmes nos comptes, mon associé ne voulut pas intervenir dans l'accident. Alors, nous nous séparâmes et, seul, je continuai à mon propre compte. Ensuite, les Français apportèrent des clous et toute sorte de quincaillerie à échanger contre du tabac.

J'allais tous les 15 jours à Dinant ou Rochefort en vélo ou je prenais le train. Un jour, j'avais été à Dinant en vélo et sur le retour, en passant à Falmignoul, j'entendis l'enclume d'un maréchal-ferrant. J'allai près de lui et en parlant il me dit : «Je suis embêté, je n'ai plus de clous pour ferrer les chevaux. Il m'en faudrait à n'importe quel prix. Ce qu'il me faudrait de suite, ce sont des clous pour ferrer les chevaux des cultivateurs, de gros chevaux.» Et il me montra le type de clous qu'il voulait. Je le regardai et je lui dis : «Je crois que j'ai votre affaire.» Je lui fit un prix au kilo et il me répondit : «Le prix n'est rien.» «Combien vous en faudrait-il? 10 ou 20 kg?» Il répondit : «Tout ce que vous avez, même 200 kg si c'est possible. J'en remettraï à d'autres forgerons qui n'en ont plus.»

Je revins chez nous à Bohan et justement il y avait des Français qui cherchaient du tabac. Je leur donnai les numéros des clous que je désirais et deux jours après les voilà qui viennent avec plus de 100 kg de clous pour ferrer les chevaux et, le lendemain, les voilà encore avec 100 kg, suivant notre marché. Je les payai avec du tabac ou de l'argent. Puis je confectionnai quatre caisses de 50 kg que je fis conduire à Membre au vicinal jusque Gedinne gare. Je les transbordai dans le train et me voilà parti vers Dinant car j'accompagnai la marchandise. Je descendis à Walzin, petite gare au milieu des bois où il y avait une cabane en planches. Je déposai les caisses dans la cabane et

me voilà parti à Falmignoul à pied pour prévenir le maréchal-ferrant qu'il vienne chercher les clous à Walzin. Il y avait 4 km de Walzin à Falmignoul.

J'allai chez le propriétaire de l'hôtel qui avait un cheval et une voiture à deux roues. Lorsque nous arrivâmes à la cabane, plus de caisses!... On les avait enlevées. C'était vers 9 heures du matin et je courrais de tous les côtés. Il y avait une sentinelle sur la voie qui faisait les cent pas. Je lui dis que des voleurs avaient mes caisses et il répondit: «nicht voleur!» Alors je vis des traces de pas qui partaient vers le talus. Je montai celui-ci à quatre pattes puis un coup de feu éclata et la terre sauta en l'air près de moi. Il avait tiré sur moi instinctivement. Je levai les bras en l'air et allai le rejoindre. Il dit: «Nous pas voleurs, civils belges voleurs.» Je lui expliquai que je ne n'affirmai pas que les Allemands étaient voleurs mais que l'on m'avait volé quatre caisses dans la cabane. Il me dit qu'il avait vu les voleurs monter dans les bois avec les caisses et qu'il pensait que c'était à eux. Il me dit encore qu'il avait tiré sur moi parce qu'il croyait que je me sauvais. Il avait crié «halte!» mais je ne l'avais pas entendu. Puis il me donna les noms des voleurs; en fait, c'étaient des ouvriers qui travaillaient sur la voie. Voilà comment, un beau matin, j'aurais pu perdre la vie! Je retrouvai les quatre caisses dans le bois cent mètres plus loin en suivant leurs traces. Nous chargeâmes les quatre caisses et nous allâmes chez le maréchal-ferrant à Falmignoul. Il fut mis au courant de l'aventure et fut bien content d'avoir la marchandise. Alors, tout était pour le mieux.

Je vais vous raconter une autre petite aventure qui m'est arrivée.

Il y avait chez nous à Bohan, une jeune fille, amie de ma femme. Et cette jeune fille nous dit: «Je voudrais bien aller voir des parents et amis à Marloie mais je ne suis pas habituée à prendre le train, et je n'ose pas me mettre en route.» Quand elle fut partie, ma femme me dit: «Marloie, n'est-ce pas sur ton chemin quand tu pars pour tes clous?» Je lui répondis affirmativement, mais qu'il faudrait loger à Houyet. Ma femme alla lui dire et il fut convenu qu'elle m'accompagnerait. Le 10 août 1918, nous voilà partis (je me suis toujours rappelé cette date car je suis né le 10 août 1890 à Bagimont, province du Luxembourg, canton de Bouillon).

Pour aller à Dinant, il fallait presque 2 jours. Nous arrivâmes à Houyet et le train n'allait pas plus loin, de sorte que nous dûmes y loger. Le lendemain matin, nous allâmes à Dinant rendre visite à mes clients puis, vers midi, nous reprîmes le train pour Houyet, Rochefort et Jemelle. Je conduisit la jeune fille sur la route de Marloie où elle s'engagea à pied. Moi je fis demi-tour pour rendre visite à un client que j'avais à Rochefort, Monsieur Foubert, marchand de clous, et comme j'avais de bonnes jambes à cette époque et qu'il n'était que 5 heures du soir, je décidai d'aller loger à Wellin. Je m'informai dans un café et là le patron regarda la carte et il me dit: «De Rochefort à Wellin, il y a 18 km et vous passez par Han-sur-Lesse, vous n'avez qu'à suivre la ligne du vicinal; vous ne pouvez pas vous tromper.» Et me voilà parti. Je comptais loger à Wellin et gagner la gare de Gedinne à pied (environ 12 km), prendre le vicinal et rentrer à Bohan vers midi. Arrivé à Han-sur-Lesse, je bus un verre de bière et me voilà en route pour Wellin. Quand j'y arrivai, il faisait

presque noir et les cultivateurs rentraient leur paille avant l'orage car le tonnerre grondait de tout côté.

J'entrai dans le village derrière une voiture de paille et je parlai à un ouvrier, quand, tout à coup, la charrette s'arrêta. Des soldats allemands laissèrent passer la voiture et moi derrière. Je me dirigeai vers l'hôtel. Je montai les escaliers et demandai au patron pour souper et loger. Il répondit que oui. Puis il me dit: «Pendant que je prépare votre souper, allez chez le bourgmestre chercher un billet de logement car les Allemands ont cerné le village. C'est une formalité toute simple.» Il m'indiqua la maison du maieur. Là-bas, je racontai à ce dernier pourquoi je venais. Il me demanda ma carte d'identité et il me dit: «Mais Monsieur vous êtes de la province de Namur et ici vous êtes dans la province de Luxembourg. Si je fais un billet de logement, vous serez arrêté tout de suite car Wellin est cerné par les Allemands. Il y a des espions signalés et à 10 heures du soir personne ne peut plus sortir: il y a des sentinelles partout! Je vous conseille de quitter Wellin tout de suite. Vous voyez ces lumières là-bas, et bien c'est la province de Namur, c'est Honnay. Je vais vous sortir du village en passant à travers les jardins.» Nous voilà partis en sautant les haies. Puis il me conduisit dans les champs. «Maintenant, dit-il, vous êtes sauvé. Dirigez-vous vers ces lumières.» Nous nous donnâmes une poignée de main et nous nous séparâmes.

J'arrivai à une ferme; il y avait de la lumière à une fenêtre. Je frappai et l'on vint ouvrir. Si je me rappelle bien, c'était un café et je demandai à loger. Le patron me dit: «Pas question! car les Allemands cernent Wellin à la recherche d'espions alliés.» Je lui montrai ma carte d'identité, mais j'étais indésirable. Je me dirigeai alors vers des lumières distinguées bien plus loin, mais elles disparurent et je me perdis. Les premières gouttes de pluie commencèrent à tomber. Je me réfugiai derrière une haie mais un orage terrible éclata. Je fus bientôt trempé jusqu'aux os. L'orage passé, de quel côté aller? Il faisait noir et je commençais à avoir froid. Je n'osais presque pas bouger car j'entendais une chute d'eau. Et puis, je vis un bois et je m'y dirigeai avec l'intention d'y allumer un feu. Je me disais: «Tant pis si les Allemands me ramassent! Je m'en sortirai toujours en leur expliquant mon cas et la raison pour laquelle je me trouve ici.» J'arrivai sur une grand-route et j'étais un peu rassuré. Mais, de quel côté aller?

Je pris à gauche et je marchai vers le village. Il y régnait un silence absolu. J'aperçu des maisons et je me décidai à frapper à une porte où je voyais de la lumière. On m'ouvrit. C'était un soldat allemand. Il me fit entrer; j'étais plein de boue jusque sur la tête. Il se mit à rire en me voyant et je lui racontai mon histoire et que j'étais de Bohan. «De là-bas, dit-il, mais je connais Bohan. J'étais gendarme à Bohan avant de venir ici. Mais je vous connais, me dit-il.» Et, en effet, il me dit où j'habitais dans le village. Il fit un feu pour me sécher et fit chauffer du café et une tartine. Cela me réconforta bien. Puis nous parlâmes. Je lui racontai que j'avais été déporté en Allemagne à Herne en Westphalie. Et il me dit: «À Herne? mais c'est mon village!» Et il me raconta où ses parents habitaient ainsi que sa femme.

Nous étions presque devenus camarades. Il me fit boire une grande goutte. J'étais tombé au poste de gendarmerie

de Pondrôme. Puis il me dit: «Mon camarade va venir me remplacer. Vous partir à la gare. Il y a un bon feu, puis vous aurez un train et vous changerez à Gedinne, petit train à Membre et Bohan à 11 heures.» Et il vint me montrer la gare de Pondrôme. En effet, il y avait un bon feu dans la salle d'attente où je me chauffai et me séchai tant bien que mal. Je ressemblais à un maçon. Je rentrai à Bohan vers 11 heures et demie. Ma femme ne m'attendait pas et elle me dit: «Et bien, d'où viens-tu dans un état pareil!» Je lui racontai mon histoire dans les champs et l'orage et elle se mit à pleurer en disant: «Tu ne sortiras plus d'ici. Tu n'iras plus vendre des clous.»

Je me suis toujours demandé ce que l'hôtelier de Wellin avait dû penser de ce client qui n'était pas revenu manger son souper ni loger.

Voilà que le front allemand en France commençait à craquer et des convois de bœufs, de chevaux et de chariots passaient. Le mois de novembre 1918 arriva et l'on réquisitionna tous les hommes de Bohan et l'on nous fit

aller en haut du Verra où les bâtiments des Dolimars se trouvent maintenant. Nous dûmes abattre le bois dans toutes les directions et les Allemands placèrent de l'artillerie pour tirer sur la Meuse vers Charleville et Monthermé, ainsi que sur la route de Nouzan à Hautes-Rivières (France).

Heureusement, l'armistice arriva et ils ne tirèrent pas. Puis voilà la grippe espagnole qui fit des ravages partout dans les villages. Je l'attrapai aussi. Quand les Italiens arrivèrent à Bohan, j'étais dans mon lit. Mais, je fus assez vite guéri. Les Allemands, en repassant, pillèrent partout les hangars à tabac. Ils enlevèrent tout notre foin récolté pour la vache que nous avions encore dû vendre comme quand j'étais prisonnier déporté en Allemagne en 1917. Et l'hiver 1918-1919 arriva.

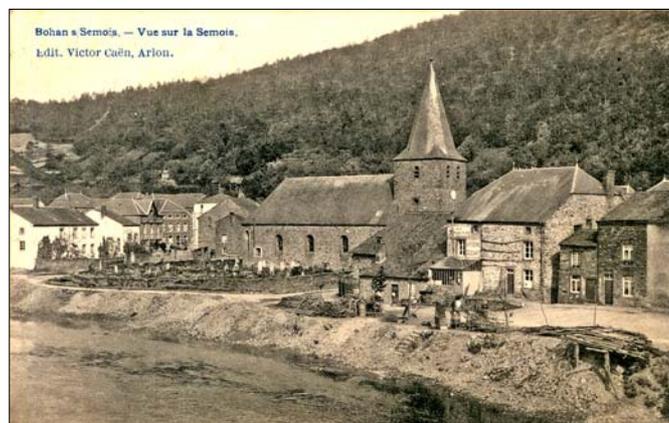
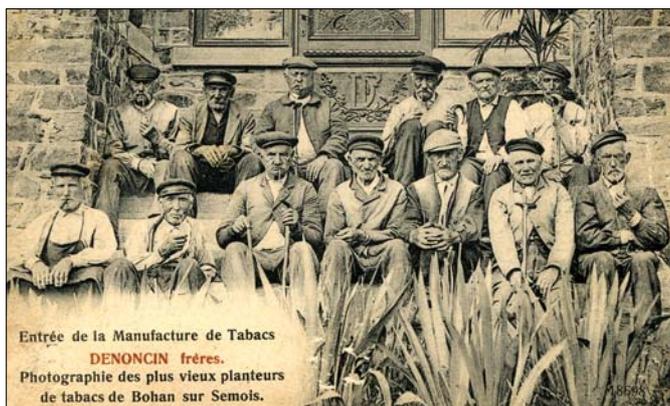
On n'avait pas de travail et je me décidai à faire des clous. Je parvins à trouver du fer et de la houille.

J'avais aménagé une petite boutique à côté de l'écurie chez nous et je travaillai avec mon beau-frère.

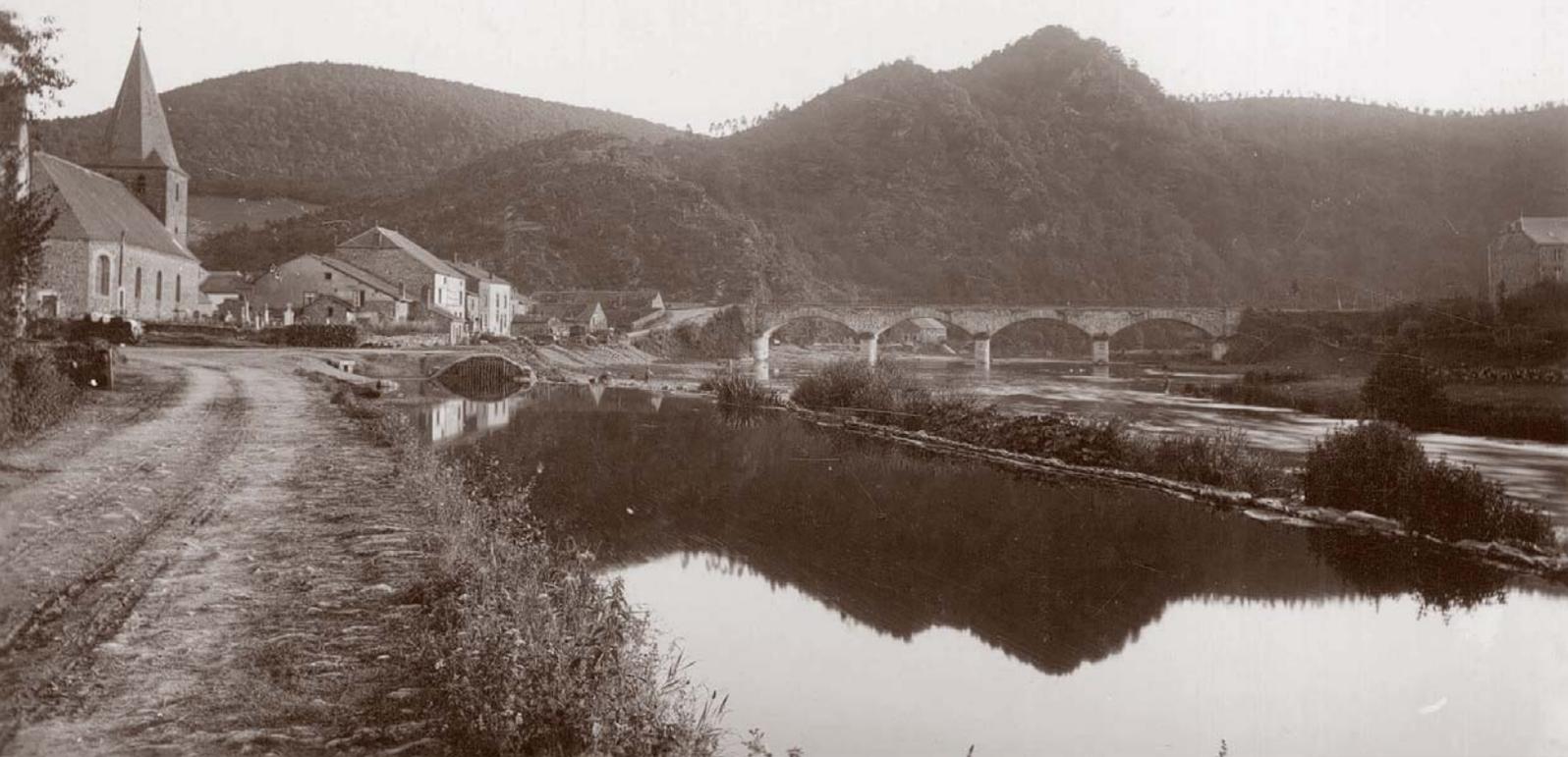
Une rue de Bohan, vers 1900.



Vieille maison de Bohan, vers 1900.



L'église et le pont de Bohan-sur-Semois, vers 1900.



Habitations de Bohan-sur-Semois, vers 1900.

